Une Touffe de Lis.

Les guerres du premier Empire lui avaient tué, tour à tour, son mari qui était chef d'escadron et trois enfants. Désespérée, affolée, elle se prit à détester Napoléon autant qu'elle l'avait aimé, admiré autrefois.

Elle se disait: "S'il continue à régner, il fera la guerre, toujours la guerre. Il lui faudra de nouveaux soldats, pour remplacer ceux qu'il aura tués. Il ne respectera ni les fils de veuve, ni les soutiens de famille; il viendra me prendre, m'arracher, pour l'envoyer mourir comme les autres, mon dernier enfant!"

Car il lui restait encore un fils, un seul, qu'elle adorait, d'abord parce que c'était son fils, et aussi parce qu'il lui rappelait tous ceux qu'elle avait aimés, perdus et si longtemps pleurés. Il les lui rappelait, non par sa taille—il était tout petit et faible malgré ses vingt ans, tandis que les autres étaient grands et forts,—non par les traits de son visage,—il ressemblait à une femme,—mais par sa bonté, sa tendresse: il était bon comme les autres, affectueux, tendre .... et brave aussi comme eux.

Brave, oui! Depuis longtemps, elle s'en était aperçue, et elle avait tremblé. Pourtant, jamais il ne s'était battu, ni querellé; mais, lorsqu'on parlait devant lui d'une bataille, d'un fait d'armes, d'une mort héroïque, quand on citait un trait de courage, elle voyait son teint blanc se colorer, son doux regard briller, tout son être tressaillir. Il écoutait fiévreusement, anxieusement; il semblait vivre ce qu'on lui racontait. Il tenait, de sa mère, la grâce et la fragilité; de son père, la fermeté et l'audace. Il avait l'enveloppe féminine de celle ci, l'âme virile de celui-là.

Mais qu'avait-elle à craindre? Rien maintenant. L'Europe, fatiguée, décimée, ne voulait plus de guerre; tous les peuples se reposaient, enfin! Louis XVIII, en montant sur le trône, avait promis la paix et, d'un bout du pays à l'autre, les mères répétaient: "C'est fini, on ne se battra plus; nous pourrons élever nos fils, les garder près de nous, vieillir à leurs côtés; l'ordre de la nature est rétabli; ce sont eux maintenant qui nous verront mourir." Elle pensait comme toutes les mères; elle croyait à la paix éternelle, universelle, tant que le roi vivrait, tant que les Bourbons seraient sur le trône, et elle était devenue royaliste ardente, dans l'espoir de conserver son fils.

Comme il grandissait en âge et en intelligence, elle voulut lui faire partager ses idées, — ce qu'elle appelait, par erreur, ses opinions. Respectueux, il la laissait parler sans la contredire, mais tout bas, tout bas, sa conscience murmurait: "Si mon père, si mes trois frères sont morts pour l'Empereur, c'est qu'ils l'aimaient et l'admiraient, je dois donc l'aimer et l'admirer comme eux." Puis, il lisait en cachette l'histoire des années qui venaient de s'écouler; elle lui paraissait superbe, grandiose. C'est ainsi que peu à peu, en souvenir des siens, par admiration pour leur chef, il devenait impérialiste, à côté de sa mère devenue royaliste.

Mais elle n'en savait rien; il ne lui parlait jamais que de son amour pour elle.

Il l'aimait autant qu'il en était aimé. On aurait dit qu'il voulait remplacer à lui seul tous les chers morts. Il l'entourait de mille soins, la choyait, la câlinait, la gâtait. Ce n'était pas un fils qu'elle avait là; c'était une fille affectueuse et tendre.

Cependant, à cette époque, si la France vivait en paix avec les nations voisines, les Français entre eux se querellaient fort et se battaient sans trêve. Jamais le duel, toujours si florissant chez nous, ne sévit si violemment, avec tant de rage, que pendant ces premières années de la Restauration.

C'était une fièvre, une épidémie, un affolement. On se battait en province comme à Paris pour un coudoiement, pour un regard, pour... rien, — surtout pour rien, — dans les champs, dans les bois et quelquefois même, la nuit, dans les rues, sous un réverbère, avec ou sans témoins: Qu'importait? On était si pressé de se tuer. C'est qu'après vingt années de luttes, l'échafaud et le canon, après cent batailles, la France n'avait pas eu le temps de s'apaiser et respirait encore l'odeur de la poudre et du sang versé.

Quand tous ces bruits de duels, les histoires si nombreuses alors qui couraient l'air lui revenaient, Mme Lefebvre, la femme de l'ancien chef d'escadron, était prise de peur: si quelqu'un, parmi ces duellistes, ces bretteurs, ces forcenés, allait s'aviser de chercher querelle à son fils, lui tuer celui ci comme on lui avait tué ceux là!....

Mais, après l'avoir regardé, elle se rassurait et se félicitait d'avoir fait son cher Robert petit, blond, rose, avec des pieds et des mains d'enfant. Qui donc serait assez lâche pour vouloir se battre avec lui? Qui mettrait sa gloire à tuer cet enfant inoffensif et bon?

Du reste, où rencontrerait-il ces hommes dangereux, ces êtres malfaisants? Il ne vivait pas dans leur milieu, il n'allait pas dans les cafés, les théâtres, dans les jardins publics, où naissaient les querelles, où les duellistes de profession cherchaient des adversaires pour en faire des victimes. Il sortait si peu! Riche, elle ne l'aurait même jamais laissé sortir, ou l'aurait accompagné; sans fortune, elle avait dû lui permettre de prendre un emploi et il était entré chez un libraire de la rue Dauphine pour faire les comptes et la correspondance.

Tous les matins, il descendait de la Butte-des-Moulins, qu'ils habitaient, gagnait les quais, le Pont-Neuf, arrivait à son bureau, et le soir seulement, à sept heures revenait par le même chemin retrouver sa mère. Elle l'avait attendu pour souper; ils se mettaient à table, causaient des petits événements du jour, se disaient mille bonnes choses et s'interrompaient seulement pour se regarder tendrement à travers la table. Quelquefois, de vieux amis les rejoignaient et la soirée se prolongeait jusqu'à onze heures. C'était leur seule débauche.

Ils vivaient heureux ainsi, à leur goût: lui, sans désirs, sans ambition, inconscient de son âge, de sa jeunesse en pleine sève; elle, se reposant dans cette vie tranquille de toutes ses agitations d'autrefois, essayant d'oublier le passé pour mieux jouir du bonheur présent.

Un jour, à six heures, le patron de Robert lui dit:

—Vous pouvez partir. Je ferme plus tôt que d'habitude. Il faut se préparer à la fête de demain.

On était la veille du 25 août, la Saint-Louis, la fête du Roi.

Robert s'engagea dans la rue Dauphine, tout étonné d'être libre à pareille heure.

Sa mère ne l'attendait pas encore et l'idée lui vint de rentrer chez lui par le plus long chemin, de faire, une fois, l'école buissonnière.

Il se mit à suivre les quais, à descendre la Seine, marchant vers le soleil qui se couchait là-bas, derrière les Champs-Elysées. Le temps était superbe, l'air tiède, l'horizon tout empourpré. On aurait dit que dans la rivière, où le ciel se reflétait, coulaient des flots d'or.

—Prenez donc garde, maladroit!

Ces mots lui étaient adressés par une bouquetière, dont il venait de heurter la corbeille pleine de fleurs.

Il s'arrêta, et tout rougissant, se confondit en excuses.

La bouquetière, — une belle fille, ma foi! — le regardait et le trouvait charmant dans sa confusion, avec ses vives couleurs et ses grands yeux bleus effarouchés.

—Ne m'achèterez-vous pas quelques chose? reprit-elle d'une voix plus douce. J'ai des lis superbes pour la fête de demain. Je ne vous les vendrai pas cher; vous êtes si gentil!

Il hésitait, un peu troublé.

Puis, les lis ne le tentaient pas; ce n'était pas sa fleur préférée.

La bouquetière le devina sans doute, car, se penchant vers lui, elle dit tout bas:

—Vous savez, j'en tiens pour toutes les opinions.... En cherchant bien, dans le fond de ma corbeille, je trouverai peut-être des violettes.

—Des violettes! répéta t il, et son regard s'animait.

Elle glissa la main dans le panier, et bientôt en retira un petit bouquet de violettes qu'elle lui tendit, après avoir regardé autour d'elle la violette n'étant pas alors en odeur de sainteté.

Il prit le bouquet, le respira lentement et le cacha sous sa chemise, dans sa poitrine; il allait payer, lorsqu'il se dit:

— Si j'aime les violettes, ma mère aime les lis. Elle voulait en acheter justement pour demain. Pourquoi n'aurait-elle pas, elle aussi, sa part de plaisir?

Alors, il choisit un paquet de trois beaux lis dont un fil réunissait les longues tiges, marchanda, finit par s'entendre sur le prix et s'éloigna, tandis que la jolie bouquetière soupirait en le voyant partir.

Sa touffe de lis à la main, le sourire aux lèvres, le pied léger, il traversa la place Louis XV avec l'intention de jeter un coup d'œil sur les Champs-Elysées, qui, à cette époque, avaient encore un faux air de campagne. Il s'y promena quelques instants, aspirant l'air que ce reclus de la rue Dauphine et de la Butte-des-Moulins prenait très sincèrement pour l'air des champs. Un peu grisé aussi par son bouquet de violettes prisonnier dans sa poitrine, échauffé par elle et exhalant tous ses parfums, il songeait malgré lui à la jolie fille qu'il venait de rencontrer. Il revoyait, par la pensée, son bonnet de tulle flottant sur ses cheveux noirs, son nez retroussé et ses dents blanches à travers des lèvres rouges. Un petit frisson, jusqu'alors inconnu, lui traversait le corps; ses narines s'ouvraient; le sang affluait aux joues; il sentait battre son cœur sous ses violettes. Pour amener cette éclosion de jeunesse et de virilité, il avait suffi d'une chaude soirée d'août, d'un beau coucher de soleil et d'un regard de belle fille.

Une seconde fois, sa flânerie fut interrompue par ces mots jetés brutalement:

—Eh! dis donc, toi, petit, arrête-toi et avance à l'ordre.

Sans obéir, il tourna la tête, essayant de percer l'ombre naissante pour savoir à qui s'adressaient ces paroles, car il ne supposait pas qu'on pût lui parler de la sorte.

Il vit alors, appuyé contre le tronc d'un arbre, deux hommes qui le regardaient. Quoiqu'ils fussent en bourgeois, leur tour nure, leurs allures, la coupe de leurs redingotes, les cannes qu'ils portaient sous le bras, apprenaient aussitôt ce qu'ils étaient. Des militaires, sans doute des officiers en demi-solde.

Habitué à les voir en tous lieux, sur toutes les promenades, un Parisien d'alors les reconnaissait aisément.

—Tu n'as donc pas entendu? Veux-tu bien t'arrêter, gamin! reprit le plus âgé des deux hommes.

Pour le coup, Robert s'arrêta, redressa sa petite taille et, de sa voix toujours douce mais plus vibrante, il dit:

—Gamin?.... Pourquoi m'appelez vous gamin?

—Parce que c'est une gaminerie que de te promener depuis un quart d'heure, de long en large, devant d'anciens soldats de l'Empire avec ces fleurs à la main!

Et, aussitôt, touchant du bout de sa canne les lis que tenait le jeune homme, il ajouta d'un ton de commandement:

—Allons! jette ça!

—Non! je ne veux pas.

— Vraiment! Tu ne veux pas? Un enfant me résisterait à moi!.... Jette ces fleurs, ou je te tire les oreilles!

Alors Robert Lefebvre fit un nouvel effort instinctif pour se grandir, et tout pâle, le regard énergique maintenant, il s'écria:

— Monsieur, on ne me tire pas les oreilles!

— Tu crois cela? .... Eh bien! nous allons voir.

Tout en parlant, il s'avançait.

Et, comme le jeune homme ne reculait pas, le regardant toujours, les bras embarrassés par sa touffe de fleurs qu'il ne voulait pas quitter, l'officier lui saisit brusquement un oreille et la tira jusqu'au sang.

Robert poussa un cri de douleur et de rage, laissa tomber ses lis et, tout à coup, bondissant sur l'officier, il le souffleta.

Puis, restant à la place où il était retombé, les bras croisés, droit devant son adversaire que la surprise et la colère suffoquaient et rendaient hésitant, il se prit à dire d'une voix brève:

—Ce n'est pas un enfant, un gamin, qui vous a frappé, monsieur!....Malgré ma petite taille, j'ai vingt et un ans....Je suis majeur....Je suis un homme... Je m'appelle Robert Lefebvre... Je demeure rue des Moulins, 14 ...Je vous rendrai raison quand vous voudrez.

—Ah, j'y compte bien! s'écria l'officier, qui enfin put parler.... Tu n'es pas un enfant, tu es un homme.... et tu m'as soufflété, moi, moi!.... Nous allons nous battre immédiatement, entends-tu?.... Ou ne garde pas un soufflet... Allons! viens! viens! .... Là-bas, à cent pas d'ici, je connais un bon endroit.... Personne ne nous dérangera... Ah! petit royaliste!....

—Je ne suis pas royaliste; mais je vous ai offensé; je vous appartiens.... Je veux bien me battre maintenant, mais vous n'avez pas d'armes.

—Tu te trompes. Nous avons des épées dans nos cannes, et de bonnes! Tu prendras la mienne et je prendrai celle de mon compagnon.... Allons! allons! Tu hésites? As-tu donc peur?

—Non, je n'ai pas peur, fit simplement Robert; marchez, je vous suis.

L'officier s'éloigna, entraînant son ami, qui essayait de le calmer, de lui persuader qu'il était préférable de se battre le lendemain avec des témoins; il faisait valoir aussi l'âge de l'adversaire, sa petite taille, sa tournure féminine.

—Qu'importe! puisqu'il a plus de vingt ans! A son âge, j'avais déjà fait plusieurs campagnes.... Il m'a frappé au visage, je ne vois que cela, et je ne veux pas attendre pour me venger!

En se retournant tout à coup, il n'aperçut plus son adversaire.

—Ah! le lâche! il a fui!....

Ils revinrent sur leurs pas et l'aperçurent bientôt: il s'était arrêté pour ramasser sa touffe de lis et souffler sur les fleurs souillées par la poussière.

—J'ai fini et je suis à vous, messieurs, fit-il en souriant.

Il se mit alors à marcher derrière eux, à trois pas, un peu triste, parce qu'il songeait à sa mère, mais, la tête haute, en se rappelant son père et ses trois frères.

Ils étaient arrivés: la place était bonne, déserte, il faisait encore jour.

L'officier jeta aussitôt son chapeau, se dépouilla de sa redingote et invita Robert à l'imiter.

Celui-ci obéit tranquille, plia même son habit avec soin, posa son chapeau sur l'habit, et sur le chapeau la touffe de lis.

Pendant ce temps, le plus jeune des deux hommes avait pris les cannes, fait jouer les ressorts et tiré de leurs gaînes les deux épées.

En remettant à Robert Lefebvre celle qui lui était destinée, il dit:

— C'est plus léger qu'une épée ordinaire.... Tant mieux pour vous!

Il disait cela tristement.

Cet homme qui s'était battu tant de fois, qui avait vu de si terribles champs de bataille, se sentait tout ému, tout tremblant.

Le petit, lui, ne rremblait pas; d'une main ferme, il avait saisi l'épée par sa poignée en bois.

—Allez, messieurs! dit l'unique témoin.

L'officier n'eut pas le temps de constater l'inexpérience de son adversaire, où plutôt son ignorance absolue, qui lui aurait certainement inspiré quelque pitié.

Aveuglé par son ressentiment, toujours sous l'impression du soufflet reçu, à peine fut-il en garde que, par un coup droit porté très vivement, il atteignit Robert en pleine poitrine.

Celui-ci s'affaissa, et, comme le jeune officier s'élançait pour le soutenir:

—Je ne suis pas royaliste!.... murmura-t-il. Vous trouverez là, sur mon cœur, un bouquet de violettes ... Les lis étaient pour ma mère..... Pauvre mère, adieu!

Le sang l'étouffait.

Il ne dit plus rien.

Un instant après, il expirait dans les bras des deux officiers qui pleuraient.

Et, pendant ce temps, elle, elle l'attendait pour lui sourire, pour l'embrasser....

....Elle n'est pas morte. La mort, qui avait pris l'un après l'autre le mari et tous les fils, n'a pas voulu de la mère. Elle a vécu longtemps, longtemps, la taille droite, les cheveux tout blancs, très pâle et toujours grelottante.

La douleur l'avait glacée.

ENTRE DEUX VINS

Pendant la messe de minuit de l'an 1847, à Phalsbourg, le petit greffier de la justice de paix, Conrad Spitz et moi, nous vidions notre troisième bol de punch au café Schweitzer, près de la porte d'Allemagne. Les cloches ne sonnaient plus; tout le monde était à l'église depuis un quart d'heure; la veuve Schweitzer, avant de partir, avait éteint les quinquets; la chandelle placée entre Spitz et moi éclairait vaguement un angle du billard, notre bol et nos verres: le reste se perdait dans l'ombre. La servante Grédel causait à voix basse dans la cuisine avec une trompette de hussards, et nous venions d'entendre une chaise tomber au milieu du silence. En ce moment le petit greffier se mit à dire:

—Comment se fait-il, mon cher monsieur Vanderbach, qu'à cette heure indue.... sans nous être dérangés de notre place au café Schweitzer, nous nous trouvions transportés chez Holbein, le tisserand... au coin de la halle aux grains et des vieilles boucheries?

Ces paroles m'étonnèrent.... je regardai autour de moi, et je reconnus qu'en effet nous étions assis dans une petite chambre tellement basse que les poutres enfumées du plafond nous touchaient presque la tête. Les petites vitres à mailles de plomb étaient ensevelies sous la neige. Un métier de tisserand en forme de buffet, des écheveaux de chanvre suspendus à des traverses, un rouet, un dévidoir, des navettes, un vieux bahut, un lit à baldaquin drapé de serge grise, un antique fauteuil à fond de cuir poli comme un plat à barbe, trois chaises effondrées, deux pots sur une étagère, une petite Vierge en plâtre au fond d'une niche, des ficelles tendues en tous sens, où pendaient des guenilles, de vieux bas, des linges flandreux.... Voilà ce que je vis dans ce recoin du monde, large de dix pieds au plus et haut de cinq. Les bas me pendaient sur le nez, les ficelles se croisaient autour de nous comme des toiles d'araignée.... enfin, entre le bahut et le pied du lit, une perruque jaunâtre s'élevait et s'abaissait tour à tour, et je reconnus, en la regardant attentivement, que c'était la tête du grand-père Holbein, tombé en enfance depuis quinze ans, et qui dormait toujours à la même place, plus jaune, plus ratatiné qu'une momie du temps de Sésostris.

Mais ce qui m'étonna le plus, c'est qu'en me retournant vers Conrad Spitz pour lui témoigner ma surprise, je me trouvai face à face avec une vieille pie chauve, posée sur le bâton supérieur de la chaise du greffier .... le bec droit, la tête enfoncée entre les épaules, les yeux recouverts d'une pellicule blanche qu'elle relevait de temps en temps, et ses petites pattes sèches et noires, cramponnées au bois vermoulu. Elle était immobile et rêveuse. Je me dis aussitôt que Spitz, connu par son humeur caustique, s'était transformé en pie pour jouir de ma confusion; rien de plus naturel, il avait profité du moment où je tournais la tête....Du reste, son habit noir, sa cravate blanche, son nez pointu, ses petites mains nerveuses, lui donnaient les plus grandes facilités à cet égard.

—Oh! oh! camarade, lui dis je, si tu veux jouir de mon embarras..tu te trompes..Ce n'est pas moi qui m'étonne de ces choses-là....Il y a bel âge que j'ai entendu raconter de semblables histoires.

—Ce n'est pas pour cela que j'ai pris cette forme, dit-il, c'est parce qu'elle est plus commode ....Ces chaises, mal rempaillées ne me conviennent pas. Je suis bien mieux sur ce petit bâton... il semble avoir été fait tout exprès pour moi.

Je compris que ces raisons pouvaient être bonnes. Cependant, je l'avoue, sa nouvelle physionomie me parut bizarre, et je le considérai avec une curiosité singulière; son bec d'un noir luisant, ses prunelles brillantes comme l'agate, son attitude endormie; et puis, le fond de la chambre, traversé de filaments inextricables, et je ne sais quelle odeur de moisi....tout me portait à m'extasier des choses les plus vulgaires.

—Conrad, repris-je, je m'étonne que Holbein, sa femme et sa grande fille borgne abandonnent ainsi leur maison au milieu de la nuit.... car enfin, si nous n'étions pas d'honnêtes gens, si nous ne faisions point partie de la magistrature, nous pourrions fort bien enlever ces écheveaux de chanvre, cette pièce de toile, cette Vierge de plâtre, et même ce rouet et ce bahut.... Il y a tant de coquins dans ce monde!

—Oh! fit-il, je suis ici pour garder la maison.

Ce fut pour moi un trait de lumière. J'avais souvent remarqué sur le seuil de la vieille cassine et sur les volets à fleur de terre une pie chauve....J'avais observé cet animal avec une vague défiance, ainsi que la mère Holbein, aux mains sillonnées de grosses veines bleuâtres, à la face creuse, aux yeux ternes, aux cheveux plus blancs que le lin.

—Hé! hé! me disait la vieille, en brandissant la tête .... vous regardez mon oiseau .... vous voudriez bien l'avoir ....mais il est de la famille!

Je ne doutai pas alors que cette pie ne fût Conrad Spitz lui même; le petit greffier venait se reposer là de ses fatigues, se voyant bien accueilli par ces braves gens. Je lui communiquai ma supposition.

—Hé! fit il, vous êtes plus perspicace que je ne l'aurais cru, M. Vanderbach. En effet, c'est bien moi! Que voulez-vous? La vieille Ursule me soigne bien; elle se priverait plutôt que de me laisser manquer.... Chacun cherche ses avantages.

Nous causions ainsi, quand la voix du père Holbein, celle de sa femme et de sa fille se firent entendre au dehors. Ils traversaient la petite place encombrée de neige, tandis que les cloches annonçaient la fin de la messe. Holbein descendit les trois marches de sa cassine en criant:

—Orchel, tu as oublié de fermer notre porte... Que le diable emporte la vieille folle.... Nous sommes peut être volés!

Puis il entra, et me voyant assis en face de la lampe:

—Hé! fit-il, c'est M. Vanderbach!

Puis la vieille, avec son livre de prières.... puis la fille, en secouant la neige attachée au bas de la robe, entrèrent à leur tour en me saluant d'un:

—Dieu vous bénisse!

La pie s'envola sur l'épaule de la vieille, et Holbein, me regardant, dit à sa femme:

—Hé! hé! hé! ce bon M. Vanberbach! ... Comment diable est-il ici? Il m'a l'air d'avoir fait le reveillon.

— Oui, dit la femme, conduisle chez lui.

—Allons, monsieur, dit le tisserand, il est tard .... prenez mon bras.

—Oh! je retournerai bien tout seul, lui répondis-je.

—C'est égal....c'est égal..... faites-moi le plaisir de vous appuyer un peu.

Nous venions de sortir....Il y avait deux pieds de neige.

—Et mon ami Spitz? lui dis-je en marchant.

—Qui, Spitz?

—Le greffier....la pie?....

—Ah! fit il, oui.... oui.... je vous comprends .... la pie va dormir....Vous avez causé avec elle....C'est un animal bien intelligent.

Et le brave homme me conduisit jusqu'à la porte de ma maison. Ma servante m'attendait, elle le remercia.

Cette nuit-là, je dormis comme un bienheureux.

Le lendemain, quand je rencontrai Spitz, il ne se souvenait plus de rien; il prétendit que j'étais sorti seul du café, et que j'étais entré trébuchant chez les Holbein ...Du reste, il ne voulut jamais convenir de sa transformation, et s'indigna même de mes propos à ce sujet.

LE

MERLE BLANC

A part son honorable président, M. Roosevelt, la république des États Unis, vous le savez sans doute, possède toute une collection de rois fort puissants: le roi de l'Acier, le roi du Coton, le roi du Chemin de fer et celui du Pétrole, dont les réservoirs contiennent assez de liquide pour faire flotter une escadre complète. Mais laissons-les. Je connais un personnage plus intéressant. C'est Jeffries Nothingson, le roi des Jouets mécaniques.

Jeffries Nothingson a fait bâtir dans l'Alabama une usine trente fois plus vaste que le Grand Palais. C'est là qu'à l'aide de machines sans nombre on transforme les vieilles boîtes à sardines en petits rémouleurs, balayeurs boxeurs, scieurs de long et coiffeurs; en chevaux galopeurs, en oiseaux chanteurs, en cabs, automobiles, locomotives et torpilleurs de toutes sortes. Tout cela est coupé, assemblé, soudé en un clin d'œil et 750 peinturlureurs sont occupés du matin au soir à colorier ces joujoux qu'un simple tour de clef fait valser, courir et rouler à notre grand émerveillement.

A l'âge de dix ans, Nothingson vendait des allumettes aux portes des hôtels et dormait dans le hangar aux tramways. Actuellement, il est milliardaire. Il couche dans un lit d'or massif et le diamant de son épingle est si lourd qu'il est obligé de soutenir sa cravate à l'aide d'une lanière de cuir solidement amarrée à son faux-col. Quand on parvient à ce degré de magnificence, il arrive souvent qu'on perd la tête. C'est ce qui est advenu à Jeffries Nothingson.

Un matin, tandis qu'il exerçait son cerveau sur le trapèze de la réflexion, il pensa: on a fait au Créateur une réclame exagérée. Il a créé en une journée un bonhomme qui ne savait faire œuvre de ses dix doigts.... MOI, je mets au monde en moins d'une heure 500 acrobates qui marchent sur les mains sans hésiter et 500 jongleurs qui ne laissent jamais tomber leurs balles.

Au restes, qu'on attende un peu,—et l'on verra de quoi je suis capable.

Non loin de son château de "Puppet Hall", M. Nothingson avait un bois. Il le fit peupler d'oiseaux mécaniques de toutes couleurs qu'un simple fil électrique reliait entre eux et pouvait faire chanter à volonté. De plus, à l'entrée de ce bois, il fit disposer une gigantesque lampe électrique de 600 milliards de bougies.

Il donna l'ordre d'épousseter les arbres et de balayer les chemins convenablement et, lorsque tout fut prêt, il invita les personnes notables de la contrée à une fête nocturne de sa façon:

"Vous êtes priés d'assister demain, à Puppet Park, au grand concert des oiseaux dont je suis le Créateur. A cette occasion, et par mon ordre, le lever du soleil aura lieu à minuit précis.

Un tel programme était allé chant. Aussi les invités, vous le pensez bien, vinrent-ils en foule sans se faire prier. Grâce à la lampe géante, grâce à des combinaisons de verres coloriés et de réflecteurs, le lever du soleil fut en effet assez ingénieusement imité et bientôt la lumière régna dans le parc comme en plein jour.

Et tout d'un coup, les oiseaux artificiels se mirent à chanter dans les branches!

Le premier moment de stupeur passé les invités, émerveillés, claquèrent des mains frénétiquement:

—Bravo! Bravo! merveilleux, admirable, sublime!

Ils n'avaient pas fini d'applaudir, quand, par la grande allée d'honneur, on vit venir en bon ordre mille petits oiseaux noirs portant au côté une minuscule épée d'or et précédés d'un oiseau blanc coiffé d'une couronne.

Lorsque le cortège fut arrêté, l'oiseau blanc sautilla jusqu'à l'estrade où se tenait Nothingson et dit:

—Je vous salue, monsieur. Je suis Merle-Blanc, prince des joyeux siffleurs et voici derrière moi, mes barons venus de toutes les forêts de l'Amérique.

—Bonjour, fit Nothingson.

— Monsieur, reprit Merle-Blanc, que pensez vous d'un match? Si ces gentlemen ici présents veulent bien engager leurs paris, je serais heureux, bien que je ne sois qu'un simple oiseau naturel, de me mesurer avec le phénix des hôtes de ce bois....

—All right! cria Nothingson. Il appuya sur le bouton du "silence" et le parc devint à l'instant même silencieux

Puis il toucha négligemment un autre bouton et, d'un rosier touffu qu'il avait à sa droite, on vit surgir un oiseau vert qui battit des ailes, remua la tête et —si vite qu'il semblait avoir peur de manquer le train — se mit à siffler "Au clair de la lune."

Ses mouvements à droite et à gauche, ses salutations et la petite danse qu'il exécutait sur son perchoir amusèrent grandement l'auditoire, mais son jeu fut si sec qu'il ne charma que médiocrement les mélomanes. On n'eut aucune faute à lui reprocher, c'est vrai. Il fut correct, et voilà tout.

Sa chanson terminée, il replia ses ailes comme on ferme un livre et disparut dans son buisson.

—Alors, le merle blanc sauta sur la balustrade et préluda. A peine eut-il lancé trois notes que les assistants se regardèrent ravis.

Était-il possible que ce fût là cet air banal "Au clair de la lune," que les vieilles négresses leur avaient si souvent répété dans leur enfance? Jamais ils n'avaient rien entendu de plus moelleux, de plus mesuré, ni de plus pur.

Il leur parut qu'ils savouraient pour la première fois cette charmante musique et qu'elle leur disait mille choses nouvelles.

Sans s'inquiéter de l'effet qu'il pouvait produire, le merle enflait sa petite gorge, et l'émotion faisait frissonner toutes ses plumes.

Sa dernière note fut si cristalline que l'écho en demeura pendant une minute au moins dans toutes les oreilles.

—Hurrah! cria-t-on de toutes parts, le merle a gagné! hurrah! pour le merle! Hip! Hip! Hurrah!!

Et, détachant une lyre d'or qui lui servait de broche, une dame la lui donna en guise de prix.

Ainsi fut confondu l'orgueilleux Nothingson, roi des Jouets mécaniques; ceci pour vous prouver, mes amis, qu'il ne suffit pas de jouer correctement comme de froides machines, et que nulle leçon bien apprise n'est valable sans "un petit grain de sentiment."

CUISINE.

Raviolis

Faire une pâte à raviolis en pétrissant ensemble 150 grammes de farine, 7 grammes de sel, un jaune d'œuf et un peu d'eau tiède. Laisser reposer cette pâte une heure, puis l'abaisser en deux carrés très minces. Sur une de ces abaisses disposer, de place en place et en rangées bien régulières, des petits tas de la grosseur d'une noisette, d'un appareil d'épinards hâchés de béchamel, de jaunes d'œufs et de fromage râpé. Recouvrir le tout avec la deuxième abaisse de pâte et, avec une roulette coupe-pâte, on la découpe en petits carrés. Faire pocher ces raviolis, comme des nouilles, à l'eau bouillante et salée, pendant vingt-cinq minutes. Lorsque les raviolis sont cuites, on les égoutte; on les range par couches dans un plat en les saupoudrant de parmesan ou de gruyère râpé, puis on les arrose soit avec une sauce demi-glace ou du jus de bœuf en daube ou du jus de bœuf braisé, si on apprête au gras les raviolis. Au cas où on les apprête au maigre, on les nappe de sauce béchamel fromagée.

Gâteau au Riz

Faire crever à l'eau 125 grammes de riz Caroline; le mouiller avec un demi-litre de lait bouillant aromatisé avec une gousse de vanille ou une cuillerée à bouche d'eau de fleurs d'oranger et dans lequel on le fait pocher jusqu'à ce qu'il puisse être facilement écrasé. Lorsque le riz est cuit, et bien à sec, on le retire du feu et on y incorpore 100 grammes de sucre en poudre, 60 grammes de beurre et 3 œufs entiers. Après avoir bien mélangé le tout ensemble, on se sert de cet appareil pour en remplir aux trois quarts un moule dont on a beurré et paré ou caramélisé les parois intérieures, on le fait cuire au bain marie dans le four. On peut également foncer le moule avec de la pâte brisée ou des rognures de feuilletage, ou bien en beurrer les parois intérieures du moule, et, après les avoir saupoudrées de sucre en poudre remplir aux trois quarts le moule avec l'appareil de riz et faire cuire au four.

MENUS

DÉJEUNER
Anguille à la Tartare
Soufflé de bœuf
Lapin en papillotes
Gnockis
Crêpes à la Cordon-Bleu

DINER
Potage crème d'orge
Cuisses de grenouilles à la poulette
Epaule d'agneau à la Boulangère
Mousse de Chou-fleur
Œufs mousseline